
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60088

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Bild des Söldners, der die Bauern bedrückt, nicht fehlen kann (S. 284). Quellenkritisch ließe sich anmerken, daß der Schwankliteratur zwar ohne Zweifel hoher »sozialseismographischer« Wert beizumessen ist (S. 284) und daß diese Quellengattung bislang für die Sozialgeschichte der frühen Neuzeit viel zu wenig genutzt worden ist. Aber sie birgt auch Tücken, weil ihre Urteile einer Außenperspektive auf eine ständische Randgruppe verpflichtet sind. Zudem lebt diese Literaturgattung davon, Selbstzuschreibungen durch Konfrontation mit der Realität als fiktiv zu entlarven. So schätzt Burschel mit Blick auf abwertende Urteile in der Schwankliteratur die Bedeutung einer positiven Selbstzuschreibung der Landsknechte als »fromm« für die Behauptung in einer ständisch fragmentierten Gesellschaft wohl zu gering ein (S. 29, 38). Auch wo er sich zu Recht gegen eine romantisierende Sicht der Landsknechte abgrenzen möchte, sprechen zu viele (oberdeutsche) Quellen gegen das pauschale Urteil, daß im 16. Jahrhundert »Männer, die den Werbem folgten ... allgemeiner Verachtung ausgesetzt und sozial diskreditiert« waren (38).

Gewiß ist Burschels Insistieren auf kontraproduktiven Wirkungen obrigkeitlicher Sozialdisziplinierung berechtigt; ob indes in diesem Zusammenhang der These einer »Militarisierung der Straße« (321 f.) solches Gewicht gegeben werden sollte, sei bezweifelt: Weil die gartenden Soldaten nunmehr auch gegen die Obrigkeit die Früchte militärischer Disziplinierung ausspielen konnten, sei es zu einem regelrechten »Krieg gegen die abgedankten Söldner« gekommen. Burschel selbst weist aber darauf hin, daß sich die Bedrohung durch Gartenhäufen im 17. Jahrhundert gegenüber den Verhältnissen des 16. deutlich reduzierte – eben auf ein territoriales »Polizeiproblem«.

Doch solche Einwände sollen nicht den Wert dieses Buches in Zweifel ziehen. Burschel hat eben nicht nur ein wichtiges, sondern auch sehr anregendes Buch geschrieben. Es bleibt nur zu hoffen, daß weitere Forschungen zu dieser Thematik nicht eher gehemmt werden, weil mit dieser grundlegenden Studie die Meßlatte bereits sehr hoch gelegt ist.

Horst CARL, Tübingen

Brage Bei der WIEDEN, Außenwelt und Anschauungen Ludolf von Münchhausens (1570–1640), Hannover (Verlag Hahnsche Buchhandlung) 1993, 308 p. (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Niedersachsen und Bremen, 32; Niedersächsische Biographien, 5).

Ce livre est la publication d'une thèse soutenue à l'Université de Göttingen sous la direction d'Ernst Schubert (Institut für Historische Landesforschung). A travers la biographie de Ludolf von Münchhausen, un noble terrien du comté de Schaumburg, dans la région de la Weser en Basse-Saxe, Brage Bei der Wieden essaie de faire revivre l'environnement et les conceptions d'un représentant de ce qu'il est convenu désormais d'appeler en France la noblesse seconde. Le choix de ce personnage n'est pas lié à son importance historique mais à la richesse du dossier documentaire que les hasards de la conservation des sources ont laissé subsister sur sa vie. Notre biographe a en effet exploité les archives des deux domaines fonciers de la famille, ainsi qu'une correspondance de 2000 lettres adressées à Ludolf par sa parentèle, qui traitent de divers événements et aspects de leur vie quotidienne, ses propres journaux (diariens) ou livres de raison dans lesquels il notait aussi les faits remarquables, des carnets de voyages, une chronique familiale, des sermons funèbres etc. Il a pallié autant que possible les quelques lacunes de cette documentation en puisant dans les exemples fournis par ses frères ou parents proches, voire par ses homologues dans d'autres familles.

L'auteur affirme vouloir dépasser le genre de la biographie traditionnelle et élargir son propos à l'histoire sociale et des mentalités en observant la vie et les réactions de cet individu comme un point de cristallisation des éléments de la société de son temps. On ne peut s'empêcher de rapprocher ce cas de celui du Sire de Gouberville, analysé par Madeleine Foisil,

que l'auteur ne semble malheureusement pas connaître (les quelques ouvrages français cités dans la bibliographie le sont tous dans leur version allemande). L'intérêt de cette démarche est à mon sens renforcé par celui de l'époque ainsi embrassée qui va de la Renaissance tardive (dans cette région, la »Weserrenaissance«) jusqu'au cœur de la guerre de Trente Ans, une période de transition qui suscite une attention renouvelée de l'historiographie allemande.

Ce livre s'affranchit en effet de la construction traditionnelle de la biographie puisqu'il est divisé en 7 rubriques sèchement intitulées: culture, famille, politique, confession et mentalité, société, économie, nature. Ce plan à tiroirs se justifie plus facilement s'agissant d'un homme n'ayant pas mené une action de premier plan inscrite dans la chronologie. On peut regretter toutefois que ces différents compartiments ne soient pas mieux mis en relation les uns avec les autres ou que l'ordre choisi ne soit pas justifié. Ces chapitres comportent une introduction définissant les notions et le domaine abordés, mais presque jamais de conclusion partielle. La conclusion générale, surtitrée »Fiat voluntas Dei«, rattrape un peu ce défaut en dégagant une synthèse habile mais très courte (3 p.) des conceptions de Ludolf von Münchhausen. Une annexe de 31 fiches biographiques sur la parentèle de premier degré de Ludolf von Münchhausen, un index des noms de personnes et de lieux, et bien sûr une liste des sources et de la bibliographie complètent cet ouvrage.

Ludolf von Münchhausen fait partie de la première génération de sa famille à suivre le parcours des études humanistes, mais qui se combine encore parfois avec des restes de l'éducation du chevalier médiéval (service du jeune comte de Schaumburg comme page, tout en continuant à étudier les humanités). L'usage du précepteur particulier n'empêche pas non plus la fréquentation d'une école publique en prima (Catharineum de Braunschweig). Après 3 ans d'études à Bâle, Strasbourg et Genève, il entreprend une série de voyages à travers l'Europe (Pays-Bas, Grande-Bretagne, Scandinavie, Europe centrale, Italie). Collectionneur de curiosités naturelles de monnaies et d'antiquités, il construit peu à peu une bibliothèque importante, que l'auteur a pu reconstituer par fragments.

On peut se demander à cet égard si ce noble est bien représentatif de la moyenne des individus de son état: le souci des études semble poussé tout de même plus loin que d'ordinaire dans la noblesse; la passion des livres aussi à tel point que l'auteur a pu légitimement dresser un parallèle avec le duc de Brunswick Auguste le Jeune et sa bibliothèque de Wolfenbüttel. La richesse même du dossier documentaire conservé ne me semble enfin pas totalement due au hasard mais autant à une culture personnelle et familiale encline à garder précieusement les traces de son activité (livres de voyages, de raison, chroniques familiales, parfois reprises d'un frère ou d'une génération à l'autre).

La suite de l'ouvrage alterne entre le rappel de considérations générales et des éclairages précis sur les éléments matériels, les pratiques sociales et les structures mentales qui ont marqué la vie de Ludolf von Münchhausen et de sa famille. Le chapitre famille par exemple regroupe à la fois des développements sur la famille considérée d'un point de vue socio-ethnologique, juridique et théologique, mais aussi une description des successions, partages et procès menés par la famille Münchhausen contre ses créanciers, des développements sur le mariage, l'amour conjugal, les fêtes familiales, la naissance et l'éducation des (18!) enfants. Le chapitre sur la politique retrace de façon chronologique l'histoire du comté de Schaumburg et remplit ainsi les lacunes de l'historiographie régionale sur cette période. Toutefois le rôle des von Münchhausen dans cette histoire est resté modeste: Ludolf n'a jamais vécu à la Cour; il a exercé seulement la charge de trésorier des États dont il a voulu se débarrasser dans les années 1620. Sur le plan confessionnel, la famille est, en harmonie avec la noblesse et le clergé du comté, de tendance luthérienne orthodoxe et donc opposée au courant humaniste et iréniste d'Helmstedt. Ludolf partage les croyances de son époque sur un monde indéchiffrable, »vallée de larmes« partagée entre les forces du bien et du mal, Dieu et ses anges, le Diable et ses sorcières. Il conserve, comme bien des luthériens, certains rites d'avant la Réforme et la pratique des œuvres, mais cela ne suffit plus à donner la certitude du salut. Il semble trouver

l'apaisement dans une pratique très rigoureusement ordonnée de la piété, pour lui et sa famille. Parallèlement, il fait montre d'un esprit critique proche du rationalisme (critique de superstitions irlandaises, de remèdes miracles): même son attirance pour l'alchimie peut passer pour une tentative de maîtrise rationnelle du monde. Toutefois, sa vision de la guerre de Trente Ans (au cours de laquelle il perdra quatre fils) ne dépasse pas la conception d'un christianisme (enrichi du néostoïcisme d'un Juste Lipse) résigné à subir l'épreuve envoyée par Dieu en punition des péchés du monde.

Le chapitre sur la société analyse à partir de divers indices (relations sociales, mariages, manie de la généalogie, diffusion des blasons) la position de cette noblesse terrienne dans la société, dépendante de la puissance comtale mais détachée de la noblesse de cour, marquant aussi ses distances avec la noblesse d'office, malgré le respect que peut lui inspirer sa science. Cette génération de transition (entre celle qui participait encore au gouvernement territorial et celle qui se spécialisera dans la fonction militaire) cherche ses chances sociales dans l'imitation de la bourgeoisie, la «modernisation» et les études universitaires. L'étude des formes de sociabilité porte essentiellement sur la coutume du «boire ensemble», dont l'auteur souligne la profonde signification sociale, le lien aussi avec les progrès du niveau de vie, mais aussi le caractère bientôt démodé (du moins dans ses excès) au moment où se diffuse en Allemagne l'idéal latin du cavalier distingué. Enfin, les rapports avec la paysannerie comme avec la bourgeoisie urbaine sont marqués par une distance que viennent renforcer et envenimer les tensions de la guerre de Trente Ans: le meurtre d'un des fils Münchhausen par ses paysans lors d'une saisie en témoigne entre autres. Noter aussi l'intéressante constatation sur la solidarité de classe qui unit officiers occupants et nobles occupés, renforçant l'animosité de la population environnante.

L'auteur retrace ensuite les activités économiques de Ludolf, à commencer par la difficile constitution du domaine de Remeringhausen, qu'il a quelque mal à faire reconnaître comme bien noble. Il gère ce domaine en faire valoir direct, cherchant à rationaliser et à intensifier l'exploitation par une surveillance rigoureuse et l'amélioration des techniques agronomiques (rotation des cultures, marnage et fumure). Mais il préfère donner à cens les terres de son domaine d'Oldendorf car elles sont trop dispersées. Il refuse de prendre l'administration de baillages comtaux à ferme pour ne pas se mettre dans la dépendance du souverain. La concurrence économique et fiscale existant entre les comtes et la noblesse terrienne apparaît d'ailleurs à plusieurs occasions et explique le soutien princier aux paysans. Les activités de prêt de Ludolf se limitent à sa famille; lui-même se dépêche de rembourser ce qu'il doit. Le manie-ment spéculatif de l'argent et les premiers développements du capitalisme lui semblent œuvre diabolique aux mécanismes indéchiffrables. Le chapitre se termine par une présentation du compte d'exploitation des deux domaines et du budget familial.

Rejeté de façon un peu curieuse à la fin de l'ouvrage, un chapitre examine le rapport à la nature, à travers des cercles concentriques de plus en plus éloignés ou contraires à l'homme: d'abord les animaux et les plantes de la ferme et du jardin, puis les champs et les bois, enfin les éléments hostiles (temps, épidémie, eau).

Si l'on peut féliciter l'auteur pour ses qualités de synthèse, ou aurait cependant aimé qu'il exploite mieux la richesse de ses sources en nous livrant plus de matière et de détails. On reste parfois sur sa faim, surtout lorsqu'on devine l'extrême richesse du dossier documentaire. Mais peut-être est-ce la conséquence d'une contrainte éditoriale? De même, la correspondance de Ludolf von Münchhausen est traitée de façon plutôt traditionnelle, c'est-à-dire thématique et qualitative: un traitement sériel et quantitatif aurait pu apporter d'autres renseignements. Enfin, on ressent parfois, à travers la bibliographie, les notes infrapaginales et les interprétations, la difficulté pour l'auteur d'être au même niveau d'information dans tous les compartiments de son étude. L'historien de l'éducation que je suis, peut en faire la constatation pour le chapitre qui le concerne (Signalons, au passage, que le «Tulalus» évoqué p. 26 est bien plutôt Talaeus c. a. d. Omer Talon, un ramiste dont la rhétorique était en effet pratiquée à Braun-

schweig à la fin du XVI^e siècle). La grande variété des domaines abordés explique aisément cette difficulté, à laquelle bien peu échapperaient; aussi peut-on se demander si ce genre de biographie »élargie« convient comme sujet d'un premier travail de recherche. En revanche, le souci de l'auteur de coller au réel et de rester proche des sources lui évite de tomber dans les excès de conceptualisation et les généralisations hâtives.

Au total, un livre riche, agréable à lire, parfois captivant, fondé sur un dossier de sources exceptionnel, qui participe au renouvellement du genre biographique en l'insérant dans l'histoire de la société et des mentalités.

Jean-Luc LE CAM, Quimper

Bernard QUILLIET, Guillaume le Taciturne, Paris (Fayard) 1994, 659 p.

Guillaume le Taciturne est de ces personnages qui, à proprement parler, n'appartiennent à aucun pays en particulier, mais dont l'enracinement multiple, la personnalité et les actions permettent une appropriation commode par toutes sortes de communautés historiques, qu'elles soient territoriales ou culturelles. Il existe ainsi des traditions flamande, espagnole, francophone, hollandaise et allemande du Taciturne; il y a un Guillaume sobre, presque ascétique, et un Guillaume bonvivant; certains l'ont quasi canonisé pour ses vertus, d'autres n'y ont vu qu'un obsédé de la chair et de la bonne chère. Le Guillaume d'Orange protestant tranche sur un autre, humaniste, très différent, qui à son tour ne coïncide pas du tout avec le pragmatique chef de guerre que d'autres encore ont dépeint.

La tâche de l'historien ou du biographe n'est pas facilitée par l'existence d'un très grand nombre d'images historiques qui adhèrent à la personne étudiée. S'y ajoute, dans le cas du Taciturne, une tout aussi abondante bibliographie secondaire sur Guillaume d'Orange et sa famille, et surtout sur ses faits et gestes avant et pendant la Révolte néerlandaise, qui devait inaugurer la Guerre dite de 80 ans. Dans ces conditions, la tentation est grande de s'en tenir à la bibliographie secondaire, en dépit de l'existence d'une abondante documentation primaire. Encore plus difficile à déterminer est le rapport du biographe à ses prédécesseurs dans l'écriture. Peut-il les ignorer? Est-il possible d'écrire une biographie historique de valeur sans tenir compte des images du personnage formées dans l'histoire? Faut-il à tout prix viser à la création d'une image nouvelle? Et comment intégrer dans une telle image les acquis nouveaux de la recherche récente sur le personnage en question, sur son entourage, son époque, la vie de sa communauté?

C'est sur le fond de telles questions que l'historien entamera la lecture d'une biographie historique. Autant dire tout de suite que l'historien néerlandais sera profondément déçu par la biographie que Bernard Quilliet a consacré à celui qui reçut aux Pays-Bas après sa mort le titre officiel de »père de la patrie«. Quilliet fait honneur au fondateur de la nation au moment même où les Néerlandais nuancent considérablement leur ancienne adoration du Taciturne. La bibliographie utilisée est, en fait, totalement vieillie. A part quelques articles français récents, l'auteur semble n'avoir rien saisi de la production des dernières décennies. Le renouveau des études sur la Révolte et sur l'importance des couches intermédiaires (G. Parker, I. Schöffner, J. Woltjer, J. Israel, J. Decavele, H. van Nierop, H. Schilling) ou sur l'évolution socio-économique des Pays-Bas Nord et Sud (L. Noordegraaf, J. L. van Zanden, A. van der Woude et J. de Vries, pour s'en tenir au Nord, et toute la nouvelle »*Algemene Geschiedenis der Nederlanden*«, parue depuis 1977, pour le Nord et le Sud) est totalement ignoré. Les images anciennes du Taciturne elles-mêmes ne sont discutées qu'au détour des événements, rarement ou jamais pour elles-mêmes, comme constitutives d'une certaine vision de l'histoire et de ses protagonistes. L'auteur ne paraît pas avoir pris connaissance de l'abondante littérature publiée autour du quatrième centenaire de la mort du Taciturne (1984), qui a beaucoup nuancé les visions dichotomiques des dernières années de la vie de Guillaume d'Orange qui